

Cube blanc, Production Gabriel Plante, Théâtre La Chapelle,
Montréal, Festival Artdanthé, du 15 au 17 novembre 2013

Christian Saint-Pierre

Numéro 80, hiver 2014

Rénovation
Renovation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70996ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions esse

ISSN

0831-859X (imprimé)
1929-3577 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Saint-Pierre, C. (2014). Compte rendu de [*Cube blanc*, Production Gabriel Plante, Théâtre La Chapelle, Montréal, Festival Artdanthé, du 15 au 17 novembre 2013]. *esse arts + opinions*, (80), 100–100.

Droits d'auteur © Christian Saint-Pierre, 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

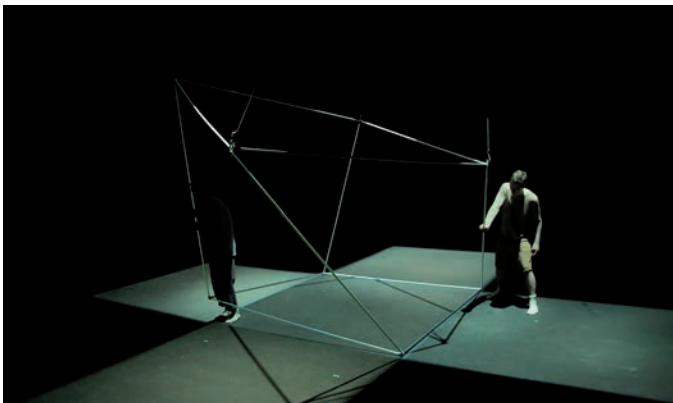
<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

éru
dit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Production Gabriel Plante, *Cube blanc*, 2013.
photo : Alexandra B. Lefebvre

Cube blanc

Production Gabriel Plante, Théâtre La Chapelle, Montréal, Festival Artdanthé, du 15 au 17 novembre 2013

Pas encore diplômé de l'École nationale de théâtre, Gabriel Plante présentait, en novembre dernier à La Chapelle, à l'occasion du multidisciplinaire Festival Artdanthé, non pas une, mais bien deux de ses créations : *Cube blanc* et *Clap clap*. La première pièce met en scène deux hommes en perte de contrôle et de sens, la seconde, deux femmes dans les dédales d'un rapport de domination. Dans les deux cas, il est question de la difficulté qui existe et persiste lorsqu'il s'agit d'entrer en relation, en communication avec l'autre. C'est de *Cube blanc* que nous avons choisi de traiter.

En observant l'objet de fascination créé par Gabriel Plante, avec la précieuse collaboration de Joël Desmarais à la scénographie (le fameux cube en mouvement) et de Vincent de Repentigny aux éclairages, en le laissant agir sur nous, troubler nos sens, jouer avec nos perceptions, on ne peut s'empêcher d'établir des rapprochements avec l'univers esthétique de Christian Lapointe. On pense d'abord et avant tout à *Anky ou la fuite*, cet « opéra du désordre » traduisant le chaos du monde.

Pas surprenant alors qu'on retrouve dans *Cube blanc* l'un des comédiens fétiches de Lapointe. Interprète atypique, œuvrant en quelque sorte sur une autre fréquence que la majorité de ses semblables, Jocelyn Pelletier profère différemment. Son ton et son débit assurent à la représentation une rupture avec la sacro-sainte mimésis et le consensuel pathos. Provoquer un dialogue entre Pelletier et un comédien tout aussi talentueux, mais qui s'est plus rarement écarté des esthétiques réalistes, Hubert Lemire, est sans contredit l'une des forces du spectacle.

Dans l'obscurité, on fixe les visages qu'on devine, on s'accroche aux voix comme à des bouées. On s'efforce de comprendre ce qui relie les deux hommes, ou plutôt ce qui les sépare, ce qui les empêche de se rejoindre, de se déchiffrer. Il est question de ces petits agacements quotidiens, par exemple, le bruit que l'autre fait ou qu'il aurait dû faire. Évoquant le théâtre de l'absurde, la partition est suffisamment mystérieuse, assez ouverte pour qu'on y projette nos propres obsessions.

Amis, amants, frères, colocataires ou comparses de cellule ? Les deux hommes pourraient bien n'être que des idées, des concepts qu'on s'acharne à croiser. Qu'on adhère ou non au minimalisme du texte, à cette graduelle décomposition du langage, on ne peut qu'être captivé par le dialogue que les corps entretiennent entre eux, mais surtout avec ce cube sans cesse reconfiguré, sans cesse désaxé, cette forme qui les avale, les repousse ou les surplombe. La maestria avec laquelle le metteur en scène orchestre cette riche géométrie laisse augurer le meilleur.

[Christian Saint-Pierre]



Dood Paard, *Freetown*, 2013.
photo : © Sanne Peper

Freetown

Dood Paard, Usine C, Montréal, les 22 et 23 novembre 2013, Nederland / Nouvelles scènes des Pays-Bas

Freetown, produite par Dood Paard, une compagnie d'Amsterdam qui a 20 ans au compteur, était la seule réalisation proprement théâtrale de Nederland / Nouvelles scènes des Pays-Bas, un événement multidisciplinaire présenté à l'Usine C. Inspiré par *Vers le sud*, le film de Laurent Cantet, le spectacle a retenu mon attention parce qu'il est porté par une critique sociale aussi féroce que désopilante.

Le texte de Rob de Graaf – projeté en français et en anglais – est joué (en néerlandais) et mis en scène par Ellen Goemans, Lies Pauwels et Manja Topper. L'action se déroule quelque part en Afrique de l'Ouest, plus précisément dans l'enceinte hautement protégée d'une station de tourisme destinée aux Européens. Un vrai petit coin de paradis, jusqu'à ce qu'un sujet s'invite, puis parvienne à s'imposer dans les conversations. On a beau s'engourdir de soleil, de sexe et d'alcool, le réel finit toujours par nous rattraper. Tout juste de l'autre côté du mur, la misère du monde devient impossible à ignorer, surtout quand on sait très bien que cette pauvreté, c'est notre propre mode de vie qui la fait perdurer.

Sur le plateau, pour évoquer la plage sur laquelle trois femmes se retrouvent chaque jour, on a déversé des tonnes de canettes. L'effet visuel – et sonore, lorsque les comédiennes entrent et sortent de scène – est saisissant. Pour ajouter au caractère artificiel du tableau, on a planté au centre de ce chaos métallique une douzaine de chaises de patio en plastique blanc, autant de trônes emblématiques de cet indécent sentiment de supériorité, de cette déconcertante suprématie que la civilisation occidentale entretient envers ce qu'on appelle commodément le tiers-monde.

Au fil du temps, les échanges de nos trois vacancières en mal de sensations sont de plus en plus chargés de condescendance, d'abord et avant tout envers l'homme noir, absent sur scène mais omniprésent dans les conversations, source de désirs puissants et contradictoires. Il faut voir ces femmes dans leurs ensembles aux motifs de pelages d'animaux, vautrées dans leurs chaises. Il faut les entendre passer, dans la même tirade, des plaisirs de la séduction à ceux de la domination et du colonialisme, de l'empathique Occidentale éduquée à la consommatrice cruellement insatisfaite.

L'intelligence de ce spectacle, qui traduit une forme d'engagement sans pour autant faire la morale, réside dans la manière dont s'entrecroisent dérision et dénonciation, tout d'abord grâce au texte, assemblage de monologues et de scènes de groupe, brillant parce qu'il donne mille et une raisons de rire (de nous) tout en provoquant autant de frissons d'effroi, puis grâce au jeu des comédiennes. Racistes, égoïstes et impérialistes, les femmes qu'elles incarnent sont d'abord et avant tout désespérées, si bien qu'on ne parvient jamais à les détester complètement.

[Christian Saint-Pierre]